

Conférence de Carême 2021 Cathédrale de Tours

"Année Saint-Joseph : un père, pour un temps sans repère ?"

Le temps du carême est un temps particulier. Le jour des Cendres, l'oraison de la messe nous faisait prier ainsi : « donne-nous de commencer saintement par une journée de jeûne, notre entraînement au combat spirituel ». Pour cette raison, l'an dernier, alors que nous entrons dans notre premier confinement, je vous proposais une conférence sur le sujet précis du combat spirituel : comment vivre ce combat, comment le traverser.

Cette année, le thème est d'une certaine manière commandée par le Pape François, sur un sujet qui peut sembler surprenant, mais qui rejoint profondément des questions qui traversent notre société. En effet, le jour de mon installation dans cette cathédrale, le 5 janvier 2020, je m'adressais à l'assemblée à la fin de la célébration en évoquant deux grandes questions que nous avons devant nous : celle du réchauffement climatique dont nous avons vu une partie des effets, question qui demeure bien entendu, et la question de la capacité à continuer à vivre ensemble dans une société qui se fragmente, qui se délite comme le souligne de nombreux observateurs (Guilluy, Fourquet, etc) et comme parfois, malheureusement l'actualité semble le montrer.

Certains, vous le savez, évoquent une « société liquide » (Zygmund Baumann), d'autres parlent de « dé-civilisation ». Peu à peu, monte, parfois en creux en raison de la croissance de la violence dans la société, la question de l'autorité, des repères, de la limite (question qui concerne aussi et l'écologie et la vie en société). La loi, la limite, l'autorité. Toutes ces questions évoquent, comme en filigrane, une figure aujourd'hui profondément dévalorisée, la figure de la paternité. « Où sont les pères ? » a d'ailleurs « tweeté » une ancienne ministre de la famille il y a 48H00. Un chroniqueur célèbre lui a immédiatement répondu qu'elle ignorait sûrement le principe de non-contradiction, ayant elle-même, par sa politique, contribué à déstructurer la figure paternelle depuis des années. Le sujet est donc aussi passionnel.

Il est vrai que depuis près de 60 ans, les institutions, les autorités sont contestées et apparaissent, particulièrement en occident, comme des sources d'oppression, ou de frein à l'émancipation de l'individu. L'avènement de ce que l'on appelle la « cancel culture » ou la « wok culture » vient ces dernières années parachever cette œuvre de destruction massive. On déboulonne aujourd'hui les statues, on débaptise des écoles Winston Churchill en Angleterre, on se réjouit dans une université américaine d'arrêter l'étude de l'Odyssée d'Homère jugée trop oppressante et patriarcale.

Au milieu de ces courants puissants, soutenus médiatiquement, le Pape François nous invite à vivre une année Saint Joseph, en particulier pour nous conduire, paisiblement, à réfléchir au mystère de la paternité de Joseph, « ombre » de la paternité du Père du Ciel.

Saint Joseph, époux de la Vierge Marie, en effet, devenait il y a 150 ans, le Patron de l'Eglise Universelle, selon le vœu du Pape Pie IX. Le jour de l'ouverture de cette année Saint Joseph, le 8 décembre dernier, le Pape François soulignait que « le monde a besoin de pères ». Dans un contexte complexe et tendu, alors que nous sommes de plus en plus dans un monde de l'émotion, de l'instantanéité, de l'absence de transmission, le Souverain Pontife vient nous rappeler l'importance de ce qui symbolise l'autorité, la loi, la limite, la transmission de génération en génération. C'est une vraie invitation à la réflexion pour toute notre société. Dans un temps où manquent les repères, le Pape nous invite à parler des pères.

Je vous propose d'aborder ce thème en deux temps. Dans une première partie, je voudrais essayer d'éclairer, de manière non exhaustive bien entendu, certaines des raisons pour lesquelles le rapport à la paternité est devenu si complexe aujourd'hui. Dans un second temps, j'essayerai de vous présenter l'articulation de la pensée du Pape François sur la figure de la paternité à la lumière de saint Joseph, mais qui éclaire aussi, bien entendu le mystère de la paternité divine. Dans une partie conclusive enfin, j'essayerai d'éclairer quelques attitudes fondamentales de saint Joseph qui peuvent nous aider à traverser notre temps de Carême mais surtout à être de vrais disciples missionnaires.

1-La crise de la paternité et la complexité de notre relation au père/Père

Lorsqu'on évoque la crise de la paternité en Occident et ses causes, on est souvent rapidement porté à évoquer des figures de la pensée du XIX^e et du XX^e siècles, ceux que l'on appelle "les maîtres du soupçon" : Nietzsche, Marx et Freud... jusqu'à Jean-Paul Sartre. Ce sont leurs réflexions qui seraient en grande partie la cause du discrédit de la paternité aujourd'hui. Cela n'est bien évidemment pas faux. Mais en fait, si l'on est attentif, on découvre que la crise de la paternité est le fruit de causes plus complexes, dont certaines ont peut-être été générées par l'Eglise elle-même. J'aimerais donc éclairer maintenant, dans cette première partie, trois courants qui conduisent à cette difficulté d'approche de la paternité. La première cause, nous le verrons, rarement évoquée, est un déplacement théologique qui s'est opéré à la fin du Moyen-Âge. Le second courant est celui qui va se développer à partir de la modernité et tout au long du XX^e siècle. Le troisième courant est lié à nos conditions actuelles de vie.

Comme je le disais il y a un instant, une première cause de la fragilisation du visage du Père en Occident est en partie liée à la réflexion de l'Eglise concernant la paternité de Dieu.

Il est assez remarquable d'observer que, pendant tout le premier millénaire chrétien, peu de questions concernent la paternité de Dieu, Dieu comme Père. Les grands conciles, les théologiens, vont beaucoup débattre de l'identité de Jésus comme Fils de Dieu, de la divinité de l'Esprit Saint, de la Vierge Marie, du statut des icônes et de la grâce, mais presque jamais du Père.

Il est vrai que les grands théologiens que sont les Pères de l'Eglise vont, dès les premiers siècles, mettre en lumière le cœur de la foi chrétienne qui ne sera jamais vraiment remis en cause : Dieu est Père, et par son Fils unique, mort et ressuscité pour nous, nous devenons fils adoptifs et participons à la vie même de Dieu. Le rapport entre le Père du Ciel et les hommes s'enracine donc d'emblée dans un rapport de bonté par lequel Dieu confie le monde aux hommes et surtout nous fait participer à la vie même de son Fils. C'est ce qui fait s'écrier l'évangéliste saint Jean : "*Enfants de Dieu, nous le sommes, dans le Fils unique*" (1^{ère} Jean 3, 2). Notre destinée comme baptisés est une destinée divine. Le cœur de notre identité est la filiation bienveillante de Dieu.

Encore faut-il vivre en enfants de Dieu et imiter de ce fait Jésus, le Fils bien-aimé du Père. La spiritualité chrétienne va donc, sous des modalités diverses, conduire les chrétiens à chercher à faire, de plus en plus, dans leur quotidien, la volonté du Père du Ciel, comme Jésus lui-même a toujours fait la volonté de son Père. Cette volonté du Père, les chrétiens sont invités à la discerner dans la Parole de Dieu, dans la vie de l'Eglise, mais aussi dans les événements de leur vie, à travers lesquels Dieu leur parle. Cependant, au cœur du XV^e siècle, une crise profonde, d'origine philosophique, va toucher l'Eglise en Occident. Pour dire les choses simplement, et on voudra bien m'excuser de caricaturer un peu les choses dans le but de simplifier, jusqu'alors Dieu se comprend comme étant un être infiniment bon, infiniment libre, qui nous fait participer à sa vie. Sa vie, il nous l'a donnée gratuitement, et nous pouvons la goûter durant toute notre existence terrestre si nous restons en communion avec Lui en faisant Sa volonté, sachant que Sa volonté est bonne puisque Dieu est notre Père, que nous sommes ses enfants et que ce Père ne peut que vouloir le bien de ses enfants.

Mais un déplacement va s'opérer dans la compréhension du mystère de Dieu, qui va avoir des conséquences dans le domaine de la foi et de la vie de foi des baptisés. Jusqu'alors, je le répète, Dieu est compris comme un être infiniment bon, infiniment libre, et comme celui qui, étant la bonté absolue, ne peut que vouloir le bien, ne peut que vouloir la vérité, ce qui est conforme à son être. Pour le dire en quelques mots et selon une expression célèbre, "*Dieu ne peut pas faire des cercles carrés*". Dieu ne peut agir qu'en conformité avec lui-même ; il est pleinement libre mais il ne peut, par exemple, agir contre lui-même en décidant de ne plus être Dieu. Il ne s'agit pas d'une limite à l'action de Dieu et cela n'enlève à Dieu aucune puissance (c'est au contraire une impuissance qu'on exclut). Mais pour certains philosophes, penser ainsi le mystère de Dieu, c'est l'empêcher d'être vraiment libre, c'est même porter atteinte à la dignité de Dieu. En effet, s'il y a une volonté de Dieu que l'on peut connaître certainement – dire par exemple que Dieu ne peut jamais vouloir que le bien –, Dieu est-il encore vraiment libre de faire ce qu'il veut, n'en fait-on pas une idole ? On va donc commencer à poser qu'il y a effectivement une volonté de Dieu qui nous est accessible par le

discernement, par la Parole de Dieu, par ce que Jésus nous en a dit, certes, mais que la volonté profonde de Dieu, sa volonté « absolue », comme on l'appellera, nous est inatteignable, inconnaissable, et que cette volonté absolue n'a, elle, aucune limite, et que cette volonté absolue de Dieu laisse Dieu libre de faire ce qu'il veut et comme il le veut.

Ce déplacement apparemment anodin, qui va avoir lieu dans un contexte historique complexe, celui des grandes pestes en Occident, contexte de peur, d'angoisse autour de la question du salut, va provoquer un changement radical dans le rapport entre le baptisé et Dieu comme Père. En effet, la volonté de Dieu n'est désormais plus certaine : on connaît sa volonté relative, mais sa volonté absolue nous échappe. Et la conséquence est alors dramatique : si Dieu peut décider que le bien soit le mal ou que le mal soit le bien, dans sa volonté et sa liberté absolue – il est libre de le vouloir puisqu'il est Dieu –, comment être désormais certain qu'il veut vraiment notre bien et donc que l'on peut être sauvé ? C'est sur cette déchirure profonde que vont se greffer les réflexions de la théologie protestante avec en particulier la question de Calvin et la prédestination (quoi que je fasse pour bien agir, Dieu est infiniment libre, et il peut donc décider ma damnation éternelle malgré tout, quoi que je fasse, je suis « destiné » à l'enfer) et certaines dérives de la théologie catholique qui suivront. Mais le mal est fait, d'une certaine manière, mal qui atteint désormais profondément la relation, la confiance entre Dieu et les hommes dans le christianisme. Le cœur de cette relation n'est désormais plus l'attention bienveillante d'un père pour ses enfants, mais l'interrogation angoissée des hommes face à une figure paternelle qui semble arbitraire et de plus en plus incompréhensible.

La conséquence concrète, en particulier dans la vulgarisation par la prédication, de ce "glissement" que je viens d'évoquer, c'est la figure, le visage presque implacable du Père qui se manifeste dès le XVI^e ou XVII^e siècle dans la prédication. Écoutons un extrait de sermon de Bossuet pour le Vendredi Saint : *"Dieu le Père, dans sa passion, montre au Fils un visage plein de justice irritée ; il le regarde d'un œil assoiffé de vengeance"*. Et plus loin, s'adressant au Christ : *"Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras du Père ; et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse"*.

On peut comprendre que ce type de discours, sans vouloir en rien porter un jugement qui serait anachronique, ait peu à peu conduit à un rapport de défiance à l'égard de la paternité de Dieu, et surtout ait pu contribuer à rendre la figure paternelle de Dieu progressivement, osons le terme, insupportable.

C'est sur ce terrain déjà largement fragilisé, ou en tous cas propice, que la critique moderne, celle des maîtres du soupçon, va alors se développer.

La figure du Père est devenue de plus en plus lointaine, voire étrangère. Il n'est plus d'abord celui avec lequel on tisse un lien filial de confiance et d'abandon. Les déplacements théologiques ont fait de lui une sorte de patriarche surplombant le réel, à la volonté arbitraire, presque une caricature du visage pourtant dévoilé par Jésus dans l'Évangile. On est passé du Père éternellement jeune du couronnement de la Vierge d'Enguerrand Quarton à la Chartreuse d'Avignon (1453) à un vieillard qui surplombe et contrôle le monde.

C'est sur ce terrain, je le répète, que la critique des maîtres du soupçon va pouvoir en partie se développer. La paternité, figure de la limite, de la loi, qui contraint certainement mais qui est aussi libératrice et qui permet la vie, cette figure paternelle va progressivement apparaître comme celle qui empêche l'homme de s'épanouir et de se développer ; la civilisation occidentale s'émancipe avec la modernité et entre en conflit avec la paternité. Le père, symbole d'autorité, devient une figure de plus en plus insupportable, oppressive, et qui, finalement, après les critiques de Nietzsche, de Marx et de Freud, conduit à l'ultime alternative que posera Sartre : *"Si Dieu existe, l'homme n'est pas libre ; s'il est libre, Dieu n'existe pas"*. Une bonne part du rejet de la figure paternelle, mais aussi de l'athéisme occidental, relève en fait du glissement que nous avons évoqué et qui court sur les 6 derniers siècles qu'a parcourus l'Occident.

Ce qu'il faut observer, c'est que ce processus d'émancipation par rapport à la figure de la paternité va produire la sécularisation et une situation profondément ambiguë. La prétention de l'époque moderne et de la raison adulte va en effet donner naissance aux grandes idéologies totalitaires du XX^e siècle avec ses idoles et ses substituts de « père » : les « duce », les « führer », les « petits pères du peuple », les « grands timoniers ». Comme ont pu l'écrire des philosophes

comme Horkheimer ou Adorno, ce courant est « un triomphal désastre » avec les systèmes concentrationnaires et la pensée faible qui caractérise l'époque dans laquelle nous sommes. Une pensée faite de relativisme, d'individualisme et d'indifférence aux valeurs.

Si la première cause du rejet du Père est la déformation théologique que nous avons évoquée, si le second mouvement évoqué rapidement, celui des maîtres du soupçon, est venu accroître la défiance face à la figure paternelle, c'est finalement aujourd'hui aussi le contexte social et l'expérience personnelle de la paternité qui est la nôtre, qui vient asseoir définitivement le rejet de la paternité et qui rend surtout l'expérience de la paternité difficile.

C'est le pape Benoît XVI, dans sa catéchèse du 30 janvier 2013, qui éclaire cette troisième cause de la dévalorisation en Occident du visage du Père : *"Il n'est pas toujours facile aujourd'hui de parler de paternité. Surtout dans le monde occidental, les familles décomposées, les obligations professionnelles toujours plus prenantes, les préoccupations et souvent la difficulté à équilibrer le budget familial, la présence envahissante des mass media dans la vie quotidienne, avec leurs distractions, font partie des nombreux facteurs qui peuvent empêcher un rapport serein et constructif entre les parents et les enfants. La communication se fait parfois difficile, la confiance s'affaiblit et le rapport avec la figure paternelle peut devenir problématique ; et il devient tout aussi problématique d'imaginer Dieu comme un père si l'on n'a pas de modèle de référence juste. Pour ceux qui ont fait l'expérience d'un père trop autoritaire ou inflexible, indifférent ou peu affectueux, ou carrément absent, il n'est pas facile de penser sereinement à Dieu comme à un père et de s'abandonner à lui dans la confiance."* Le Pape François lui aussi, dans une catéchèse du 28 janvier 2015 soulignait que la figure du père est désormais symboliquement absente dans la culture occidentale. Cette absence, précise-t-il, « dans un premier temps a été perçue comme une libération : libération du père autoritaire, du père comme représentant de la loi qui s'impose de l'extérieur, du père comme censeur du bonheur de ses enfants et obstacle à l'émancipation et à l'autonomie des jeunes ». Et il poursuit « Parfois, dans certains foyers régnait autrefois l'autoritarisme, dans certains cas même l'abus : des parents qui traitaient leurs enfants comme des domestiques, en ne respectant pas les exigences personnelles de leur croissance ». Mais aujourd'hui, souligne le Pape François, on est passé à une autre extrême, l'absence de paternité dont on commence à mesurer les effets dévastateurs dans la société occidentale.

Cette première partie de mon propos a essayé d'éclairer les différents courants que l'on peut repérer et qui nous mettent aujourd'hui en Occident dans une certaine difficulté à appréhender la paternité de manière générale, et par voie de conséquence la figure d'un Dieu Père. Comment alors retrouver le visage authentique de celui que notre foi confesse comme étant l'origine de toute chose ? Peut-être en nous mettant à l'écoute du Pape François et au visage de paternité qu'il nous propose de découvrir avec saint Joseph.

2-Saint Joseph, modèle de paternité

Le 8 décembre dernier, le Pape François nous livrait un texte, une lettre apostolique intitulée *Patris Corde*, « Avec un cœur de Père » ; « c'est ainsi », souligne le Pape « que Joseph aimait Jésus ». Le Pape nous propose une méditation qui est aussi une réflexion construite et articulée en 7 points (3 binômes) que je me propose de traverser brièvement et à laquelle je vous renvoie.

1-Avant toute chose, le Pape souligne l'affection du peuple chrétien envers saint Joseph. Il est un « **père aimé** », car il est l'époux de Marie et le Père adoptif de Jésus. Il a fait le don de lui-même pour servir le dessein de Dieu. Pour cela il est aimé du peuple chrétien. Cette affection s'est particulièrement développée à partir du XVII^e siècle – au moment où commençait justement à s'effacer la figure paternelle de Dieu – et a coïncidé avec la création de nombreux instituts et un développement spirituel comme celui marquant la vie de sainte Thérèse d'Avila qui confiait en particulier ses affaires temporelles à saint Joseph et le priait fidèlement comme le Pape actuel d'ailleurs.

2-Ce Père aimé est aussi un « **père plein de tendresse** ». En fait il est aimé parce qu'il tendresse. Cette tendresse, il l'a exercée envers Jésus, en le voyant grandir, en lui apprenant à marcher, lui le

« gardien du rédempteur » comme l'appelait saint Jean-Paul II. Cette tendresse, saint Joseph l'a puisée à la synagogue en découvrant Dieu comme source de tendresse, cette tendresse qui se découvre dans le fait que les desseins de Dieu s'accomplissent malgré notre faiblesse, comme le dira st Paul (« ma grâce te suffit » 2 Cor 12, 7). Ainsi st Joseph a compris ce que nous devons tous comprendre : nous sommes appelés à accueillir jusqu'à nos faiblesses avec tendresse (« Ne vous dites jamais de mal à vous-même, traitez-vous avec douceur » Libermann). Alors que l'Esprit mauvais fait ressortir notre faiblesse négativement pour nous humilier, nous condamner, Dieu nous fait consentir à notre faiblesse et donc à celle des autres, sans les juger. Même si nous sommes faibles, Dieu nous accueille avec tendresse et miséricorde comme le Père de la parabole accueillant le fils prodigue (Luc 15). Puisqu'il est tendre, nous pouvons lui faire confiance, lui laisser le gouvernail de notre vie. Il voit mieux et plus loin que nous.

3-Cette confiance en Dieu, père plein de tendresse, que st Joseph va imiter conduit alors à découvrir sa paternité dans l'**obéissance**. Dieu est tendre, on peut se confier à lui et donc lui obéir. L'obéissance de st Joseph va passer, en particulier par une attention aux songes par lesquelles Dieu va lui parler à quatre reprises : pour accueillir Marie chez lui, pour fuir en Egypte, en revenir et s'installer à Nazareth. Jésus va apprendre cette obéissance à l'école de st Joseph, obéissance qui consiste à faire la volonté du Père. Ainsi Jésus a été obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, comme le dira st Paul (Phil 2,8).

4-Cette tendresse de Dieu qui conduit à la confiance, qui fait entrer dans l'obéissance à la volonté de Dieu permet à st Joseph d'être un « **père dans l'accueil** ».

St Joseph, parce qu'il a confiance, peut obéir et accueillir les événements. Cela commence par l'accueil de Marie sans condition dès que Dieu l'a éclairé : « ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse ». Mais c'est aussi l'accueil au sens plus large de tous les événements. St Joseph a appris à ne pas mesurer les choses à l'aulne de ses envies. Souvent nous freinons l'action de la grâce en nous en mettant des conditions à Dieu. St Joseph n'en met aucune, ce qui lui permet de ne pas être déçu ou aigri. Cela ne signifie pas, souligne le Pape, qu'il soit passif ou résigné, bien au contraire. Mais la disponibilité de st Joseph, son accueil de l'action de l'Esprit le fait entrer dans la vraie espérance, n'étant pas freiné par la colère ou la déception parce que les choses ne vont pas comme il voudrait.

St Joseph nous fait ainsi entrer dans le réalisme chrétien qui donne d'affronter la vie « les yeux ouverts » souligne le Pape et d'être vraiment responsable. C'est cette attitude qui permet aussi d'entrer dans un regard théologal sur la vie, c'est-à-dire de reconnaître Dieu à l'œuvre en toutes choses.

5-Etant ainsi disponible à l'action de Dieu, capable d'y consentir, saint Joseph peut alors être un « **père au courage créatif** ». Nous l'avons déjà dit, st Joseph, tendre, obéissant et par la même accueillant, peut se laisser conduire par l'Esprit et être créatif, à prendre des risques. Cela signifie avant toutes choses le fait d'accueillir sa propre histoire avec ce qui en elle est beau mais aussi plus difficile et d'intégrer ces événements. On le voit dans l'épisode de la fuite en Égypte où malgré la violence des puissants et des méchants, saint Joseph fait confiance et saisit l'opportunité du voyage hors d'Israël. Ainsi il peut être le protecteur et le gardien de la Sainte Famille, de Marie et de Jésus mais aussi, jusqu'à nous le gardien et le protecteur de l'Église. Elle est le corps du Christ, elle est celle qui exerce une présence maternelle comme Marie, qui a soin et protège les plus fragiles, les plus faibles, les plus petits.

6-Ce courage créatif, saint Joseph va particulièrement l'exercer en étant un « **père travailleur** ». C'est la raison pour laquelle au XIX^e siècle, les Papes vont le choisir comme modèle à l'époque où la question sociale devient de plus en plus importante dans la société. Le Pape Léon XIII dans l'encyclique *Rerum novarum* rappelle la place de st Joseph ayant travaillé pour nourrir la Sainte Famille. Aujourd'hui, rappelle le Pape François, la question sociale, celle du chômage, est cruciale même dans les régions où autrefois régnait le bien être.

Il s'agit aussi aujourd'hui de rappeler la dimension positive du travail, à l'heure où les loisirs sont devenus essentiels. Il s'agit de retrouver le sens du travail qui est une participation à l'œuvre du salut en mettant en œuvre nos talents, nos potentialités. Il faut rappeler que le travail est noble et qu'il est un moyen de réalisation en se mettant au service de la société et de la communion. Le travail est fondamental pour la dignité de l'homme et pour qu'il trouve sa place dans la société.

7-Père aimé plein de tendresse, père obéissant et accueillant, père créatif et en particulier dans le travail, saint Joseph vit tout ce dynamisme humain et spirituel en étant un « **père dans l'ombre** ».

« Saint Joseph », souligne le Pape François, est « l'ombre du Père du Ciel », ce Père du Ciel qui garde et protège Jésus. Nous avons dit dans notre première partie combien le lien est fort entre l'image de la paternité au ciel et celle sur terre et inversement. C'est pourquoi regarder saint Joseph qui est l'ombre du Père du ciel est une clé pour comprendre la paternité et dépasser les illusions ou les caricatures de paternité.

La Pape rappelle ici « qu'on ne naît pas père mais qu'on le devient ». Le père en effet, n'est pas seulement père en raison de la biologie, mais parce qu'il est celui qui prend soin des siens de manière responsable. St Paul lui-même évoque ceux qu'il a engendrés en étant pédagogue avec eux (1 Cor 4). La paternité s'exerce vraiment quand on prend soin de la vie d'un autre. C'est le drame de la période actuelle où les pères sont absents. Notre génération est orpheline des pères et cela se voit dans la société actuelle et au cœur de la crise qui la traverse.

Être père, poursuit le Pape François, c'est donc introduire un enfant dans l'expérience de la vie, c'est lui permettre d'accéder à la réalité, de quitter le mode de l'imaginaire ou un monde trop maternant. Le père est celui qui ne va pas retenir son enfant (cf. le fils prodigue en Lc 15), l'emprisonner, chercher à le posséder, mais va faire accéder l'autre à la liberté, à la capacité de choisir, de partir dans la vie, de prendre le beau risque de la vie. Saint Joseph a vécu cette paternité qui consiste à aimer sans vouloir posséder, qui consiste à aimer non seulement d'un amour affectif mais aussi d'un amour effectif, en acte, qui laisse la liberté à l'autre. On peut parler d'un amour « chaste », d'un amour qui ne met pas la main sur l'autre pour le posséder, en faire un objet, à l'image de l'amour de Dieu le Père qui nous aime d'un amour qui nous laisse libre. La logique de l'amour authentique, c'est la logique de la liberté, du décentrement de soi pour permettre à l'autre d'exister, d'être lui-même.

Mais la paternité, si elle passe par l'amour de l'autre en lui laissant l'espace de la liberté pour construire sa vie, est aussi pour celui qui l'exerce un don de soi. Le Pape François le souligne : Saint Joseph est entré non dans la dynamique du sacrifice de soi mais du don de soi. Il a fait confiance sans être frustré, il a vécu sa mission dans le silence sans se plaindre.

C'est cette paternité dont le monde a besoin : être père sans être « chef » en usant de l'autre pour remplir sa vie, être père en vivant l'autorité (permet à l'autre d'être l'auteur de sa vie) sans être autoritaire, en étant charitable sans entrer dans l'assistanat. C'est ce don de soi qui est la maturation du « simple sacrifice » souligne le Pape et qui produit la joie de l'amour. Cela permet la vraie liberté de l'enfant et donc l'autonomie, l'inédit. C'est ce chemin de liberté qui fait aussi comprendre à un père que son enfant n'est pas le sien comme Saint Joseph l'a bien compris concernant Jésus. La paternité humaine est un signe qui renvoie à une paternité plus haute, à la source de toute paternité, à la paternité de celui « qui fait lever le soleil et tomber la pluie sur les bons et les méchants » (Mt 5, 45).

Le Pape François nous livre donc cette réflexion profonde pour éclairer ce qu'est la véritable paternité. Une paternité qui se fonde dans l'amour, le don de soi et la tendresse qui tient compte de la fragilité ; une paternité qui ouvre à l'obéissance véritable, qui ajuste à la volonté de Dieu et l'accueil qui fait vivre en consentant à la réalité, une paternité qui invite au courage créatif et au travail qui accompli ; une paternité enfin qui se vit dans l'ombre. Je vous encourage à reprendre cet itinéraire et à le méditer.

Frères et sœurs, chers amis,

Le temps du Carême est un temps qui nous est donné pour vivre le combat spirituel, pour nous convertir. Avec son enseignement sur saint Joseph, le Pape François nous donne des points de repères, des points d'attention pour ajuster notre vie à la volonté du Père du Ciel, à la suite de Jésus l'envoyé du Père et sous la conduite de l'Esprit Saint, Esprit du Père et du Fils. Il nous invite à mettre nos pas dans ceux de st Joseph et à apprendre à son école.

Pour conclure, et à la lumière de la lettre apostolique *Patris corde* que j'ai rapidement éclairée pour vous, j'aimerais conclure mon propos en évoquant trois attitudes simples et profondément évangéliques que le Pape a évoquées dans d'autres textes où il parle de saint Joseph. Trois attitudes précieuses que nous pouvons cultiver durant ce Carême et au-delà, bien entendu. Ces attitudes viennent vraiment en contre-point de la mentalité actuelle, de l'esprit du monde. Elles nous

permettent de prendre soin de notre intériorité, de trouver en nous la force de l'Esprit, la liberté intérieure si précieuse et nécessaire pour être les disciples missionnaires dont le Seigneur a besoin.

Premièrement, si Saint Joseph a pu être l'ombre du Père du Ciel c'est qu'il a été un **homme du silence**. Dans l'évangile, il n'y a de lui aucune parole mais des actes. Aujourd'hui nous vivons dans un monde de bruit permanent. Vous le savez peut-être, Bernanos disait de notre monde moderne qu'il était « un complot contre l'âme humaine ». Comment réfléchir, comment méditer, comment prier dans un monde où le silence n'existe plus ? C'était aussi l'inquiétude d'un grand universitaire mort récemment, Georges Steiner, qui disait qu'il craignait un monde dans lequel il n'y aurait plus jamais de silence, ce silence qui permet d'ailleurs à Dieu de parler comme le souffle d'une brise légère. Le monde contemporain est un monde de bruit, de la radio du matin, à la rumeur sourde de la ville, au ronronnement perpétuel de la « tisane des yeux » (Bruckner), à la permanence des notifications de nos smartphones qui sont devenus le prolongement de nous-mêmes. Pour rester libre, il faut des espaces, des zones de silence, de vrai silence ; pour rester avec soi-même, pour trouver Dieu pour quitter les diktats et l'esclavagisme de l'immédiateté, pour reprendre conscience du vide et de la futilité de certaines réalités, pour se redonner des priorités. Saint Joseph est l'homme du silence, du silence qui permet d'être libre.

Saint Joseph est aussi **l'homme de la discrétion**. C'est un des fruits du silence. Aujourd'hui nous sommes dans un monde de la mise en scène de soi-même entre Instagram, selfie, Facebook, « coming out » et autre quart d'heure de gloire médiatique. Nous sommes passés du « m'as-tu lu au m'as-tu vu ? » comme le dit Régis Debray. Saint Joseph lui, nous donne d'apprendre ou de réapprendre une vertu chrétienne fondamentale qui est la discrétion, l'humilité vraie mise en pratique. C'est cette attitude qui nous fait non seulement nous rappeler que nous dépendons d'un autre, de Dieu qui est notre source et notre finalité. Mais c'est aussi l'attitude qui, dans la relation aux autres, nous met à notre juste place, sans prétention ni dévaluation de nous-même. Cette discrétion est difficile aujourd'hui où la tentation est forte de vouloir passer devant les autres, de se mettre en scène, de laisser jaillir le besoin de dire quelque chose, de couper la parole pour montrer que l'on sait, simplement pour exister. La discrétion, c'est aussi l'espace que nous laissons aux autres pour qu'ils aient justement une place. Elle relève de cette attitude essentielle d'une personne civilisée dont Emmanuel Levinas disait qu'elle tenait en cette simple formule : « après vous ».

Enfin saint Joseph, si est l'homme du silence, l'homme de la discrétion est aussi l'homme des **seconds rôles**. Aujourd'hui nombre de nos contemporains ont besoin de se mettre en scène pour exister, je le disais à l'instant. Il faut vivre les premiers rôles être dans certains lieux, il faut être sur certains réseaux sociaux. Le Pape François dans une catéchèse à l'audience générale du 28 janvier 2015 que j'ai déjà évoquée, parlant de la paternité, soulignait que les pères sont souvent aujourd'hui concentrés sur eux-mêmes, leur travail, leur « propre réalisation individuelle » au point qu'ils en oublient même leur famille. Il est bien entendu légitime de vouloir accomplir sa vie, mais cela se paye parfois par de l'absence, de la difficulté à avoir du temps gratuit avec ses enfants souligne le Pape, à la lumière de ce qu'il a vu en Argentine. Il observe que, pour cette raison entre autres, les pères aujourd'hui ne savent pas quelle place occuper en famille et surtout souligne le fait qu'ils risquent pour cela de ne pas se comporter en père mais se réfugient dans un improbable rapport « d'égal à égal » avec leurs enfants.

St Joseph est l'homme qui a consenti à être au second plan, à être un second rôle (le cinéma nous a appris l'excellence de certains « seconds rôles »). Il nous apprend à tenir pleinement notre place, à ne pas avoir la nostalgie des premiers plans, ce que nous pourrions être ou ce que nous pourrions avoir été. Il invite à vivre l'instant présent pour tenir notre place, fidèlement, même si elle semble secondaire. L'important n'est pas d'être au premier plan nous dit st Joseph, c'est d'être à la bonne place, la nôtre. Et c'est le vrai moyen d'être dans la paix du cœur et d'accéder à la vraie joie qui est le « gigantesque secret » du chrétien comme le disait Chesterton.

Qu'en ce temps de Carême, nous goûtons ce chemin spirituel pour arriver le cœur libre et joyeux au matin de Pâques.

+ Vincent Jordy
Archevêque de Tours